

Claudiel : version 1 ou version 2?

Solange Lévesque

Numéro 58, 1991

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/27356ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lévesque, S. (1991). Compte rendu de [Claudiel : version 1 ou version 2?] *Jeu*, (58), 143–146.

CLAUDEL : VERSION 1 OU VERSION 2 ?

«l'échange»

«Les deux textes qui suivent
ont été écrits isolément:
aucun ne constitue une
réponse à l'autre.»

«Le propos fondamental
du texte : le débat intérieur
vécu par quatre personnes
vivantes qui luttent pour
conserver l'intégrité de la
passion et du désir.»

À l'arrière-plan : Patricia
Nolin (Lechy Elberon);
de gauche à droite : Luc
Durand (Thomas Pollock
Nagoire), Markita Boies
(Marthe) et Marc Béliand
(Louis Laine).

Photo : André Le Coz.



Texte de Paul Claudel. Mise en scène et décor : Daniel Roussel, assisté de Claude-Philippe Paré; costumes : Mérédith Caron; éclairages : Claude Accolas; trame sonore : Richard Soly. Avec Marc Béland (Louis Laine), Markita Boies (Marthe), Luc Durand (Thomas Pollock Nageoire) et Patricia Nolin (Lechy Elbernon). Production de la Société de la Place des Arts, présentée au Café de la Place du 7 novembre au 22 décembre 1990*.

claudel 1990

En 1956, Jean Gascon avait fait de *l'Échange* l'un des spectacles majeurs présentés au Théâtre du Nouveau Monde; Louis Laine y était alors joué par Jean-Louis Roux, Françoise Faucher interprétait Marthe, Gascon incarnait Thomas Pollock Nageoire, en plus d'assurer la mise en scène, et Denise Pelletier, Lechy, femme de Thomas; Jean-Paul Mousseau signait les décors. La désormais célèbre équipe de cette production donne à rêver à ceux qui, comme moi, n'ont pas assisté au spectacle; l'équipe du Café de la Place, dirigée par Daniel Roussel (qui a aussi pris en charge le décor), n'est cependant pas en reste: appuyés par des concepteurs inspirés, Marc Béland, Markita Boies, Luc Durand et Patricia Nolin forment un quatuor étonnant de force et d'équilibre.

«Dans ce drame, les quatre personnages sont inséparables l'un de l'autre, aucun des personnages n'a été conçu séparément, il était conçu en fonction des autres personnages; par lui-même, il serait difficile de savoir ce qu'il est et ce qu'il vaut. Il ne vaut et il n'existe que par comparaison aux trois autres¹», disait Paul Claudel, qui parlait de sa pièce comme d'une composition presque musicale, soulignant sa «volonté concertante²». Ce quatuor de Claudel constitue, à mon avis, son œuvre dramatique la plus accessible, et peut-être la plus séduisante, précisément à cause de son rythme et de sa composition, qui exercent le charme discret et puissant d'une musique. L'action en est réduite au minimum; la pièce nous montre plutôt le dévoilement progressif de quatre âmes qui s'engagent dans un chassé-croisé affectif, chacune obéissant à des valeurs diamétralement opposées.

La mise en scène de Roussel s'ouvre sur une explosion de vie : en même temps que la scène s'illumine, Louis Laine jaillit de la mer, ruisselant d'eau et de vie. De la mer? Comment donc représenter la mer sur une si petite scène? On y parvient avec beaucoup de simplicité, par des signes : l'eau qui imbibe les vêtements et le visage du personnage, mais surtout la formidable énergie de plaisir et de liberté qui se dégage de la gestuelle de Marc Béland. Le premier tableau est d'ailleurs dominé par Louis, jeune homme bouillant d'énergie et de projets, avide de jeux et de découvertes, possédé par la vie. À ses côtés, sa femme Marthe, véritable terrienne, lui voue un amour presque sacramentel. Autant Marthe est intérieure, profonde, autant Louis apparaît comme sollicité par l'extérieur, par tout ce qui brille et tout ce qui bouge. Ce tableau initial dégage une telle intensité qu'il m'a fallu un peu de temps pour remarquer le décor constitué d'un arbre, dont on ne voit que le tronc géant auquel est attaché un hamac, et, au sol, d'une toile végétale fibreuse qui suggère une flore maritime brûlée par le vent et le sel. Cette scénographie évocatrice suffit à nous faire imaginer le contexte où se déroulera l'étrange transaction dont Marthe, mais aussi, sur différents plans, les trois autres personnages, seront victimes. La première scène où se dessine le clivage entre Marthe et Louis met en place la situation à partir de laquelle se négocie l'échange cruel où Thomas, le millionnaire dans la force de l'âge et en pleine possession de ses moyens (dans tous les sens du terme!), et sa femme Lechy, vamp expérimentée, viendront s'approprier respectivement Marthe et Louis, faisant pencher la balance du destin en y déposant quelques stratagèmes et beaucoup d'argent. Thomas Pollock Nageoire³, le riche Américain, et sa femme Lechy Elbernon, comédienne, sauront exploiter la faille qui commence à apparaître entre Louis et Marthe. À peine sorti de l'adolescence, Louis ne rêve que de sensations

*Interrompues par un arrêt de travail, des représentations supplémentaires ont eu lieu du 8 au 12 janvier 1991.

1. Paul Claudel, *Mémoires improvisés*, Paris, Gallimard, 1954, p. 101.

2. *Ibid.*

3. Claudel raconte avoir choisi ce nom bizarre de Nageoire à partir d'une enseigne commerciale qu'il avait vue à New York : Thomas Pollock Fin; il a tout simplement traduit *fin*, qui signifie en français nageoire. (Raconté dans les *Mémoires improvisés*.)

fortes, de découvertes, de jeux, de voyages, et peut encore se payer le luxe de tout vouloir, puisqu'il n'a encore rien choisi vraiment, pas même sa jeune femme Marthe qui, elle, l'aime d'un amour plus solide. Intelligent mais un peu étourdi, sensible et inexpérimenté, Louis va céder aux mille dollars que Thomas lui offre en lui faisant comprendre qu'il désire Marthe en retour; Louis, à qui Marthe commençait à peser (l'intelligence et la profondeur ennuiement ceux que la vie n'a pas encore placés face à eux-mêmes), profite de l'occasion pour lui livrer sa femme et, par la suite, céder aux avances sexuelles de Lechy. Marthe (une Française) est une femme réfléchie, nettement plus avancée que son mari sur le plan spirituel; elle connaît le poids des choses, le prix des sentiments, la valeur des racines. La parabole opposant l'Amérique à l'Europe, le Nouveau-Monde à l'Ancien Monde est loin d'être innocente, puisque Claudel a composé *l'Échange* pendant son voyage en Amérique (1873-1874), et que ce séjour fut l'occasion d'un choc des cultures très pénible pour lui. À un premier niveau, sa pièce oppose les forces de l'amour et le pouvoir de l'argent; à un deuxième niveau, ce sont deux cultures qui se rencontrent. Sur un autre plan, l'auteur expose les différences spécifiques de l'homme et de la femme, qu'il interprète à travers le cortège des préjugés et les gangues culturelles propres à son époque et à sa classe sociale. Il n'empêche que par un curieux retour des choses, ces trois plans de valeurs divergentes trouvent un écho contemporain, et c'est beaucoup grâce à la mise en scène de Roussel, résolument moderne, dénuée de toute velléité moralisatrice ou de quelque vision manichéenne que ce soit.

La production du Café de la Place est par ailleurs remarquable sous plusieurs aspects : la scénographie en est aussi efficace que sobre, les costumes de Mérédith Caron précisent la texture des personnages, et les éclairages de Claude Accolas contribuent avec finesse au rythme du spectacle; autant que le choix des acteurs et la direction du jeu, ils fondent sa réussite exceptionnelle. Marc Béland est aussi danseur; on se souvient des miracles qu'il accomplissait avec *La La La Human Steps*; il incarne un Louis Laine tout en dynamisme, débordant de jeunesse et de joie de vivre.

Le metteur en scène tire le meilleur profit de la puissance physique et de la vivacité de cet acteur, les mettant au service de son personnage. On le voit se balancer dans le hamac au-dessus du public, bondir hors de l'eau, s'approprier tout l'espace autour de lui, donnant l'illusion d'une scène beaucoup plus grande que ne l'est en réalité celle du Café. Quant à Markita Boies, on sait qu'elle n'a pas du tout le profil d'une jeune fille soumise; aussi, sa Marthe, loin de glisser vers l'agneau-victime qu'on peut retrouver chez certaines jeunes filles de Claudel réfléchi, souffre, mais en femme intelligente et déterminée à maintenir une qualité de communication (d'échange⁴) avec ceux qu'elle côtoie; aussi, ses conversations avec Thomas vont droit au but avec naturel, sans compromission au calcul ou à la séduction. Ils rendent plausible le couple qu'ils finissent par former. Force tranquille, pure et sincère, Marthe poursuivra sa recherche de la vérité jusqu'au bout, jusqu'à découvrir avec effroi combien celui qu'elle a épousé est encore captif des illusions de l'adolescence, combien le lien le plus précieux s'avère fragile mesuré au désir, combien notre perception des autres est simultanément nourrie et altérée par les sentiments. Ce personnage, élaboré par Markita Boies et son metteur en scène, n'a rien de facile ni de séduisant à prime abord; rigueur, vérité âpre et justice l'animent. De même, Thomas Pollock Nageoire, qui peut paraître malveillant si le comédien tire la couverture du côté de la fatuité ou d'une puissance trop écrasante sait se montrer vulnérable, capable de souffrir, de reconnaître et de désirer la bonté, l'écoute et l'authenticité qui résident en Marthe. Luc Durand, qui nous a habitués à des performances bruyantes et brillantes (on se souvient de son Harpagon dans *l'Avare* au T.N.M.), joue l'Américain millionnaire avec une étonnante sobriété, au pied de la lettre, avare ici d'effets de voix ou de trucs qui pourraient déclencher les rires ou l'antipathie. Quant à Patricia Nolin, elle condense tous les artifices d'une séduction presque effrénée à certains moments, qui tranche avec le

4. Car cette autre acception du mot échange, qui est le titre de la pièce, pourrait aussi en résumer le propos : c'est à travers les échanges, les conversations, les confidences, que les personnages vont dégager leurs désirs du magma des pensées et des émotions qui forment l'être humain, avant qu'il ne mette en mots ce qui l'anime.

ton de sobriété des autres personnages, accentuant ainsi le contraste entre les valeurs qui s'affrontent. La conduite en trompe-l'œil de Lechy laisse présager du sort qu'elle réserve à Louis : elle le tuera plutôt que de le perdre.

Je parlais précédemment des costumes qui viennent éclairer la texture des personnages : Louis est à peine vêtu, son pantalon de sportif gris clair et son tricot mouillés collent à son corps, en révélant l'adolescence; la robe de Marthe est de coton blanc, toute simple, mate, discrète et sans artifice, alors que les vêtements de Lechy, noirs, superposés, complexes, lourds et légers, soyeux et ajourés offrent mille possibilités à la mise en valeur de son exubérance. Thomas porte un costume de lin crème, clair, léger, chic; une telle mise laisse au personnage la neutralité rassurante dont il a besoin pour jouer sur les nombreux tableaux qui l'intéressent.

Daniel Roussel a su éviter toute grandiloquence et donner à cette pièce centenaire une indiscutable actualité. La manière début de siècle avec laquelle Claudel voit les femmes apparaît parfois en filigrane, marquée par son conflit intérieur personnel face à celles-ci (on se souvient de la façon pour le moins cavalière avec laquelle il disposa de l'avenir de sa géniale sœur Camille en la faisant enfermer dans un asile d'aliénés...); sa vision semble rétrograde en regard de nos valeurs actuelles. Mais cette perception claudélienne «datée» demeure discrète dans *L'Échange*, et la pièce nous interpelle. Plus que jamais, les valeurs économiques ne s'imposent-elles pas dans la vie privée des gens, se substituant à des valeurs plus humanistes qui «font démodé»? La conception générale de la mise en scène met en valeur le propos fondamental du texte, à savoir le débat intérieur vécu par quatre personnes vivantes qui luttent pour conserver l'intégrité de la passion et du désir qui leur permettent de continuer. La «volonté concertante» dont parlait l'auteur, de même que le rythme musical qu'il souhaitait y sont lisiblement présents. Ce texte, étonnant à plus d'un titre, ressort dans toute son opulence et fait plaisir à l'oreille.

L'Échange du Café de la Place constitue l'une des plus remarquables productions présentées dans

ce théâtre de poche, et indéniablement l'une des plus intéressantes productions de la saison théâtrale. Il est plus que regrettable que les représentations en aient été interrompues à mi-course par la grève des techniciens de la Place des Arts, empêchant une grande partie du public d'assister au spectacle. Si *L'Échange* n'était pas repris, il faudrait le déplorer; il est essentiel que le public ait l'occasion de voir ou de revoir ce spectacle exceptionnel, mémorable sous tous rapports.

solange lévesque

